

La ville sous terre

Autor(en): **Valensol**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

puleuses en abusant de leur sirène, et qui, de 5 en 5 kilomètres, vont tapisser de leurs courriers la façade de la première auberge tentatrice.

Écoutez plutôt un amateur sérieux, aimant sa machine pour les joies qu'elle lui procure et lui étant reconnaissant du pays qu'elle lui a fait connaître.

N'en déplaise aux cavaliers, ces « rouets de Tolède » ont bien leur charme, voire même leur élégance.

C'est, je vous l'assure, un sentiment réel de plaisir d'être assis sur cet instrument perfectionné, d'un roulement si doux, obéissant à la moindre inclinaison du corps pour la diriger et à la légère pression du pied pour lui imprimer une grande vitesse. On ne marche pas seulement « pas mal à plat, » comme on se plaît à le reconnaître, mais aussi rudement bien aux descentes.

Elles ont aussi de l'élégance — quoique machines : ce guidon incliné, ces rayons étincelants, cette selle commode... Sans doute que Boulanger n'aurait pas conquis Paris en faisant de l'équilibre aux Champs-Élysées, et que son cheval noir lui a fameusement servi ; mais ne décriez pas trop ces modestes coursiers.

Assis dessus — pour peu qu'on soit un peu exercé — elles offrent autant de stabilité qu'une rosse de manège, et, si l'on craint quelque chose, c'est bien les clous des fers à cheval égarés sur la route, et dont on voudrait bien épargner ses pneu.

Ensuite — sans recourir à l'argument facile que ces coursiers de fer ne mangent que deux centimes d'huile par jour, — plus les réparations, les chevaux ont un entretien coûteux s'ils sont bien portants... et bien davantage si on doit les mener au vétérinaire...

Un dilemme se pose : Si l'on émet le vœu de supprimer le sport du cycle, que faut-il offrir aux jeunes gens en fait de moyen de locomotion rapide, leur donnant l'occasion de sortir de ville et de voir du pays ? Le chemin de fer ! La voiture ! Chacun sait que ces deux moyens n'offrent pas les mêmes avantages. Reste donc le cheval, c'est plus agréable et plus flatteur, j'en conviens.

Mais vous imaginez-vous l'encombrement procuré sur une route par des cavaliers en nombre égal aux cyclistes existants ! Toutes les mamans qui conduisent des poussettes, les amoureux et les bons bourgeois bedonnants, vous signeraient en bloc une pétition pour supprimer — à son tour — le cheval.

Autre chose. On a écrit que les belles dames de Paris avouaient un certain mépris pour les « vélocipédards. » Pourtant les gens de toutes conditions s'adonnent à ce sport. Casimir-Périer lui-même — après avoir déposé les rênes de l'État — a été vu pédalant au Bois de Boulogne, en humant l'air du matin. Celui-là — on peut en être certain — aurait pu se payer un cheval de prix.

Dame, d'être affublée d'un numéro d'ordre prêté un peu à la plaisanterie, mais entre amateurs on sait parfaitement discerner la « *Hum-ber* » de X. et la « *Rover* » de Z., et cette dénomination est tout aussi claire — sinon « sélect » — que le « *rouan vineux* » de Monsieur de L.

Ce sont là les petits côtés de la question. La vélocomanie peut faire couler encore bien des flots d'encre, cela n'empêchera pas, au printemps, chevaliers de galoper et faquins de pédaler. Il ne faut pas discuter du goût et des couleurs.

SAM.

La ville sous terre.

Les journaux ont reproduit, ces jours-ci, une note curieuse, en effet, communiquée par un médecin polonais à une revue médicale. Il s'agissait de

l'exacte population des mineurs de Wieliczka. Ils sont plus de quinze cents. Ce qui rend ce chiffre intéressant, c'est que ces mineurs, leur tâche finie, ne remontent pas tous à la lumière du jour, mais passent réellement leur existence sous terre. Et il y a là, en vérité, une chose qui semble un peu fantastique.

Une ville, une vraie ville s'est fondée à une profondeur de trois cent quarante mètres !

Elle a ses rues, ses maisons, son Hôtel-de-Ville, ses salles de réunion, — voire son théâtre, où se donnent des représentations, en certains jours de fête. Elle est éclairée à l'électricité.

Les mineurs ont trouvé plus commode de s'installer à portée même de leur travail.

Il faut dire que ces mines sont des mines de sel, parfaitement sèches, sans aucune vapeur, ni humidité, et d'une grandeur incomparable. Il en est d'autres en Espagne et en Angleterre, mais qui ne s'approchent point de celles-là.

Exploitées depuis des siècles, elles sont inépuisables, et on n'en connaît point encore toutes les parties. On peut supposer qu'elles s'étendent dans toute la largeur des Carpathes, de la Vistule au Danube.

Un médecin émit naguère une théorie fameuse. Le sel était, pour lui, une panacée capable de guérir tous les maux. Du moins peut-on admettre que le sel fait vivre vieux, car parmi les mineurs de Wieliczka, il y a beaucoup de gens âgés.

Il ne faut rien exagérer, d'ailleurs, et c'est une pure légende que la tradition qui conte que, depuis plusieurs générations, certaines familles ne sont jamais remontées à la surface du sol. Ce serait bien peu de curiosité, d'autant que, avec les appareils modernes, il ne faut que quelques minutes pour être en communication avec le dehors par l'un des onze puits des mines. Le fait reste assez curieux d'une population ouvrière s'accommodant de cette existence souterraine, au point de n'aller respirer l'air libre que rarement. Au reste, tous les mineurs de Wieliczka ne demeurent pas sous terre.

Je parlais des vastes proportions de ces mines. « Pour tout voir et tout visiter, » écrit M. Grad, on a calculé qu'il faudrait passer dans ces lieux cinq semaines, en marchant huit heures par jour. » Ceci donne une idée de l'espace qu'ont à leur disposition les habitants volontaires de ces entrailles du sol.

Les mines se divisent en trois étages, chaque étage subdivisé en une quantité de galeries et d'arceaux soutenus par d'énormes piliers de sel. Aux deux étages supérieurs, on trouve des masses de sel dans des couches de craie, de gypse ; c'est le sel gris, le sel commun. Plus bas, au dernier étage, c'est le sel pur, compact, cristallisé ; sa dureté, égale à celle de la pierre, oblige les mineurs à se servir de pioches et de haches pour le couper, avec beaucoup de peine, en grandes pièces, dont plusieurs pèsent 600 à 700 livres.

Il règne dans ces trois étages un bruit perpétuel de chevaux, de charrettes, de machines. Qu'on songe que la production moyenne est d'un million de quintaux.

Le spectacle est prodigieux quand, à l'occasion de la visite d'un illustre personnage, on illumine toutes les galeries. Ces voûtes, ces galeries resplendissent alors comme des diamants. On dirait la réalisation magique d'un rêve de l'Orient, d'un palais enchanté des *Mille et une Nuits*.

Au second étage, se trouve un lac, formé par les infiltrations de l'eau dans l'épaisseur de la saline. Il a plus de deux cents mètres de long.

C'est sur ses bords que se trouve le plus ancien monument des mines de Wieliczka, la chapelle de Saint-Antoine.

Tout y est en sel, et on raconte que les visiteurs incrédules sont invités à s'en convaincre en... goûtant l'édifice.

La construction de cette chapelle date de 1688. C'est un autel orné de colonnes doriques. Sur les côtés, se trouvent les statues de saint Antoine et de saint Clément. Sur les marches de l'autel, deux moines agenouillés. En face de l'entrée, on voit une chaire, avec les statues de saint Pierre et de saint Paul.

Statues, autels et colonnes sont taillés dans le sel et se maintiennent en parfait état de conservation depuis plus de deux siècles. Si l'on place des flambeaux derrière ces colonnes et ces statues, la lumière devient visible à travers le sel transparent.

Ces mines de Wieliczka rappellent un curieux souvenir historique. En 1809, Souvaroff y tint son quartier général pendant trois jours. On montre la salle où il eut la fantaisie de donner un bal aux officiers de son armée avant de les mener au feu. Ce dut être, certes, un bal original ! A cette salle, on accède par des degrés, toujours taillés dans le sel, qui ont la grandeur et la commodité de l'escalier d'un palais.

Mais, dans la partie exploitée actuellement, il s'en faut que cette « commodité » se retrouve partout, et, au contraire, on ne peut s'avancer, à moins d'une grande expérience, qu'avec une extrême prudence au milieu de pentes rapides, au bout desquelles se trouve quelque abîme.

La vie des mineurs de Wieliczka, si en dehors des conditions normales, devrait tenter quelque romancier. Il faut laisser aux faiseurs de calembours faciles ce trait qu'un tel roman ne manquerait pas de « sel ». Mais, en vérité, on n'a sur ces mines que des notes de voyageurs. Il semble que l'existence morale de ces travailleurs, qui se sont déshabitués de la lumière réelle, vaudrait la peine d'une étude attentive.

(Petit Parisien.)

VALENSOL.

Fers à gaufres.

Le dernier mot du record.

Depuis plusieurs semaines déjà, nos confrères de la presse alimentent chaque jour leurs colonnes par des communications sans fin sur l'ancienneté d'un certain nombre de fers à gaufres. Et ce qui leur est fort agréable, dans ce genre de collaboration, c'est que chaque correspondance est accompagné d'un demi-kilo de gaufres, comme pièces justificatives, qui se grignotent dans les bureaux de rédaction.

Ces messieurs n'ont plus qu'à les arroser.

Seul, le *Conteur* n'avait reçu jusqu'ici dans ce curieux record, ni correspondances, ni gaufres, et n'a absolument rien eu à grignoter ; mais aujourd'hui, il est largement dédommagé par les communications qu'on va lire et qui laissent bien en arrière tout ce qui a été publié à ce sujet.

Les Claye ce vin Janvié.

Mossieu le Rédatteu

Les histoires de gaufres qu'on a lu dans les papiers m'en ont rappellé une qui m'ait arrivé il y a deux moy. J'étais à labouré dans mon chant, can le sot de ma charue a tapé sur un affaire bien du et finalement la tirer déoh. Alô j'ai vu que c'était deux plaque de loton ; y avait comme qui dirai des lettres et des bêtes desu Une plaque avé au miyeu une grosse oye avec dequ le mot J U S : C E S en bâtarde et adessous, P I S T. Epi sur l'ôtre y a un gros trou, mé point de lettre, tout autou y a des fleu et des rebolages de la metzance qu'on peu pas défriché.

Jy comprenait rien, alô je sui alé ché M. Pache qui a bien regardé l'affaire. Y ma dit je croi que cé un fé à gôtre du tant des Romins.

Et ces lettres que je lui dit.
Ça veut dire les pâticier de Jules César, et ce trou de l'autre cotté, c'étais la tête de l'empereur. Lobjet é en bronze. Cet oisô, cé l'aigue de l'empire.

Aprésant mossieu le redatteu je vous dirai que ma Fanchette a essayé de fair dé gôtres avec, mais y a trop de ver de gri, et je voudré pas vous empoisonné en vous les envoyant.

Et voilà, mossieu ce que javé a vous dire et je vous sallue jusca nouvel ordre.

G. B., algriculateur.

Coincidence vraiment étrange, inouïe, quelques instants après avoir reçu la lettre qui précède, nous avions la visite d'un habitant de Chavannes, qui nous a déclaré avoir chez lui, depuis le mois d'octobre de l'année dernière, un fer à gaufres remontant aussi à l'époque romaine.

Cet objet, nous a-t-il raconté, a été trouvé en arrachant un vieux poirier dans le voisinage de la Bourdonnette ; mais la partie du fer qu'on